



Valeska Gert dans un de ses solos, *Canaille*, vers 1930, photographie de Suze Byk.
La Danse au xx^e siècle, Marcelle Michel, Isabelle Ginot, Éditions Bordas, 1995.

[...]

– J’ai été enfant de chœur, et j’ai eu quelque chose avec l’évêque, raconta-t-il. Je lui ai dit qu’il devait amener sa communauté, ou bien alors... J’ai donc exercé un chantage sur lui. Vous avez dansé devant l’évêque et ses fidèles. »

Sinon, seul était encore venu le poète Eliot. Aujourd’hui, bien des années après, je pense que c’était peut-être une escroquerie, ce qu’il m’avait raconté là. Il connaissait mon goût pour tout ce qui est bizarre. Jack n’en faisait qu’à sa tête. À la fin de la représentation, on joue, dans tous les théâtres d’Angleterre, l’hymne national ; tout le monde se lève, seul Jack restait assis.

Rupert Doone, directeur du moderne Group Theatre, arrangea une soirée à la Burlington Gallery. La danseuse Margot Fonteyn, Robert Helpmann, le poète Auden et moi-même, nous sommes produits. À nouveau paralysée, j’enregistrai un échec.

Luise Theiss, une journaliste du *News Chronicle*, m’invita. Des journalistes anglais et américains me questionnèrent sur l’Allemagne. Je racontai ce que je savais, mais les priai de n’en rien publier, parce que je voulais me rendre à Berlin quarante-huit heures plus tard. Ils me le promirent. Le lendemain, il y avait, dans trois journaux, ce que les nazis appelaient des « contes d’horreur », avec mon nom et des photos de moi. Je n’avais jamais raconté aux journalistes que des cadavres de Juifs gisaient sur le Kurfürstendamm, chose qui n’était pas vraie d’ailleurs. Désespérée, j’ai envoyé les coupures de presse au Docteur Singer, qui dirigeait la Ligue culturelle juive – où je devais donner une soirée de danse –, et je lui ai demandé : « *Que dois-je faire ? Puis-je venir ?* » Il envoya les coupures au protecteur de la Ligue culturelle, Hinkel, celui-ci conféra avec Himmler. Lequel déclara : « *Nous savons ce que les journaux écrivent parfois, elle peut revenir.* »

« *C’est un piège, m’a-t-on avertie. Ils vous arrêteront, une fois que vous serez en Allemagne. N’y allez pas.* »

Je m’y rendis, mais écrivis auparavant à Wäscher et à Helrnuth que je venais, afin qu’ils me recherchent au cas où je disparaîtrais.

Je croyais qu’à la frontière un homme de la SA allait me retenir, mais il ne se passa rien. C’est un jour en me promenant sur le Kurfürstendamm qu’un étranger m’aborda : « *Êtes-vous folle ? Dans l’exposition « Le Juif éternel », vos photos sont accrochées, et au ministère de la Propagande, on raconte que vous avez écrit des contes d’horreur pour les journaux londoniens. Filez donc vite.* »

Helmuth demanda que je décommande la soirée de la Ligue culturelle. « *C’est trop dangereux* », dit-il.

Je suis restée à Berlin, jusqu’à ce que les choses n’aillent plus avec Wäscher, et que nous ne puissions ni l’un ni l’autre supporter plus longtemps le cauchemar. Je partis pour Londres.

Dans mon coupé de chemin de fer arriva un SA : « *Contrôle corporel !* » Il me conduisit dans une baraque de bois, où une vieille femme m’ordonna de me déshabiller. Je me suis mise toute nue, elle n’a rien trouvé. Je pouvais continuer le voyage, mais le train était parti avec mes bagages. J’attendis le suivant. Contrôle frontalier en Angleterre. Je portais des bottes à revers qui me montaient jusqu’aux genoux, et j’étais comme toujours fortement maquillée. Un homme en civil déclara « *Police criminelle* », fouilla ma serviette, trouva des lettres d’amour de plusieurs hommes et demanda : « *Qu’allez-vous faire à Londres ?* »

– Rendre visite à mon ami Jack.

– Où habite-t-il, que fait-il, quel âge a-t-il ? »

Lorsqu’il entendit l’âge, vingt ans, il déclara : « *Nous n’allons pas vous laisser passer, vous devez faire demi-tour.* »

Un *bobby* me conduisit sur un bateau. « *Je me jette à l’eau* », menaçai-je. Sur le bateau, on m’enferma dans une cabine, le *bobby* montait la garde devant la porte. J’ai été prise de claustrophobie, et je l’ai appelé toute la nuit. Tantôt je voulais un vase de nuit, tantôt de l’eau, tantôt du pain, n’importe quoi pourvu que quelqu’un parle avec moi. À Ostende, je fus accueillie par la police maritime. Ils parcoururent la fiche que le *bobby* leur avait donnée.

« *Savez-vous ce qu’il y a dessus ?* demandèrent-ils.

– Non.

– *Présomption de prostitution.* »

Ils m’amènèrent dans une maison où vivaient plusieurs renvoyés. Mon bagage, la police le garda. Les renvoyés, rien que des criminels, fondèrent une « *Société des renvoyés spéciaux* » [sic]. Parce qu’ils me prenaient moi-même pour une criminelle, ils se firent familiers. Un mignon ouvrit une pochette dans le tissu de sa manche et dit : « *Ici, je mets de la drogue.* » Ils me demandèrent ce que j’étais censée avoir commis.

« *Vous n’entrez jamais en Angleterre*, dit l’un d’eux, *vous êtes trop malhabile.* » Mais je suis entrée la première, je pus téléphoner à Jack – il avait des relations – et j’obtins le visa d’entrée. Lorsque j’ai passé la frontière, j’étais si excitée que j’ai trébuché et me suis foulé le pied. Jack perdit de l’argent, car il avait déjà loué une salle et engagé ferme un orchestre. Il voulait soigner mon pied avec des pilules homéopathiques. J’ai trouvé ça tellement idiot que je me suis disputée avec lui et ai regagné Berlin, dès que mon pied fut guéri. J’étais déjà une sorcière à ce moment-là, peut-être en suis-je toujours une.

[...]